

LE  
**SEMEUR CANADIEN,**

**Journal des Connaissances Utiles**

EN

**POLITIQUE, LITTÉRATURE, MORALE, ET RELIGION.**

Le champ c'est le monde.  
*Math. XIII. 38.*

**CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.** LE SEMEUR CANADIEN se publie à **Napierville, BAS-CANADA**, et paraît le *Deuxième* et le *Quatrième* JEUDI de chaque Mois.—Le **PRIX** de L'ABONNEMENT est de **3** Chelins et **9** Deniers par **Année** pour un seul *Exemplaire*; pour trois *Exemplaires* **10** Chelins; et pour sept *Exemplaires* **20** Chelins. Les lettres et envois doivent être adressés au **RÉDACTEUR**. On est instamment prié d'affranchir.

**ALLONS**

**FAIRE FORTUNE A PARIS!**

CHAPITRE VII.

**Chatiment.**

Je suis sûr que l'assurance de Léon étonne le lecteur. Je n'ai qu'un mot à lui répondre, et ce mot est une question: A quoi lui ont servi ses expériences, quand le Saint-Esprit ne les expliquait pas à son âme?... De quelles chutes l'ont préservé ses principes de morale, quand ces principes n'étaient pas fertilisés par une vivante piété?

Le lecteur se scandaliserait-il de la faiblesse de Marie!... Un mot encore. Ne sait-il pas que le tentateur nous connaît mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes? Ne sait-il pas que, lorsque le démon veut nous perdre, il se garde de nous présenter le péché sous une forme hideuse ou effrayante, mais qu'il le déguise avec coquetterie, de telle sorte que, rendu méconnaissable, le mal puisse nous séduire sans provoquer les cris de notre conscience? C'est ainsi qu'il s'y était pris avec Marie. La proposition grossièrement ou hâtivement faite d'entamer un dépôt sacré aurait épouvanté Madame Firmin, aurait scandalisé Léon; un emprunt, avec la presque certitude du remboursement, parut à celui-ci la chose la plus simple du monde, n'excita chez celle-là que des scrupules bientôt étouffés.

Mais je ne veux pas moraliser, je ne veux que raconter, et je reviens à mon histoire.

Un grand mois s'écoula. Monsieur et Madame Firmin vivaient avec une stricte économie. Marie travaillait peu. S'efforçant avant tout de recouvrer la santé, elle suivait le régime que lui avait prescrit Léon et s'en trouvait bien, quoique à vrai dire, aux yeux d'un observateur attentif, son visage eût paru plutôt bouffi qu'arrondi par l'embonpoint, et que ses vives couleurs, auxquelles succédait par moments une pâleur blafarde, eussent semblé plutôt un signe de maladie, qu'un présage de retour au bien-être.

Léon, absent tout le jour, arrivait le soir harassé. Son emploi consistait à chercher le placement des produits d'une industrie nouvelle, industrie dont l'utilité, presque la réalité, était équivoque. Ce métier froissait souvent son amour-

propre. Il fallait prôner sans mesure la marchandise, trouver des acheteurs et des actionnaires à force d'indiscrétion, redoubler de prévenances envers qui vous congédiait brusquement, obséder par des offres opiniâtres qui vous avait vingt fois refusé: c'était une rude et triste école. L'âme, la santé de Léon souffraient; Marie, qui s'en apercevait, n'osait lui communiquer ses inquiétudes, mais elle en avait de cruelles. Quelquefois les deux époux lisaient les Saintes-Écritures ensemble. Lorsque Madame Firmin consentit à différer son départ, Léon lui promit de consacrer chaque matin quelques instants à cette douce occupation. Hélas! il en avait été de cette résolution comme de tant d'autres; le travail, les prétendues impossibilités s'étaient opposés à ce que l'habitude devint régulière; mais de temps à autre on s'agenouillait, on ouvrait le volume sacré, et bien que Léon écoutât souvent des oreilles plutôt que du cœur, quelques bons résultats naissaient pourtant de ces méditations.

La correspondance entre Sauveterre et Paris n'était pas active, loin de là; deux ou trois lettres de Charles avaient appris à Marie l'affaiblissement de la santé de leur mère, son mariage à lui, les embarras momentanés que lui causaient les frais de son établissement. Marie, de son côté, n'écrivait que lorsque Léon le lui permettait, et Léon ne le lui permettait que dans les rares moments où, grâce à des espérances nouvelles, il se croyait en passe de faire fortune. Alors pas un mot des revers, des souffrances (Léon le défendait), mais la pompeuse description de l'aisance dont on jouissait et des promesses que faisait l'avenir.

Le mois fini, Léon réclama son premier quartier. L'un des directeurs de l'entreprise lui répondit d'un ton poli, que les réglemens récemment modifiés fixaient le paiement des émoluments de tous les employés à la fin du trimestre. La consternation se poignit sur les traits de M. Firmin, ce retard ne lui inspirait pas encore des craintes sur la sûreté du remboursement, mais d'ici à deux mois, que devenir? Les cent francs du dépôt étaient presque totalement dépensés, et la nourrice, que M. Firmin avait seul informée de son changement d'adresse, écrivait lettres sur lettres, afin d'obtenir l'argent qui lui était dû.

—Au reste, Monsieur, reprit le directeur qui, se méprenant sur la tristesse de Léon, crut deviner chez lui une mé-